

Estelle Tharreau

Extrait de

# *Mon ombre assassine*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2019, Tournada Éditions

## PREMIÈRE PARTIE

### L'insignifiance

**Article du quotidien *Le Méridional*  
du 20 juillet 2018**

**Une institutrice mise en examen pour  
« homicide involontaire »**

**Une institutrice a été mise en examen lundi suite à la découverte du corps sans vie d'un policier dans la piscine de son domicile.**

Dimanche, vers 0 h 25, Nadège Solignac, une institutrice de 29 ans, prévient les secours suite à une « noyade accidentelle ». Sur place, les pompiers ne peuvent que constater la mort de Fabien Bianchi, un policier âgé de 38 ans. Cette institutrice, proche de la famille, raconte s'être rendue au domicile de la victime afin de rapporter une peluche. À son arrivée, le policier sous l'emprise de l'alcool lui aurait fait des avances avant de se montrer menaçant et de l'entraîner de force dans la piscine. Une lutte s'en serait suivie, conduisant à la noyade du policier sous les yeux de sa fille de quatre ans, réveillée par le feu d'artifice.

**« Enquête à charge »**

« Conformément aux réquisitions du parquet, l'institutrice, Nadège Solignac, a été incarcérée à l'issue de sa garde à vue », a précisé le procureur de la République. Une information judiciaire a été ouverte et confiée à un juge d'instruction pour savoir si la légitime défense pouvait être retenue.

L'avocate de l'institutrice, M<sup>e</sup> Géraldine Brelin, pour qui la légitime défense est « évidente » a réagi face à cette incarcération. « Au vu des antécédents de Nadège

Solignac et des premiers éléments de l'enquête, je m'interroge sur le non-placement de ma cliente sous contrôle judiciaire. Je tiens à rappeler qu'elle a alerté les secours de son propre chef et qu'elle n'a jamais nié son implication dans cette noyade accidentelle. La profession de la victime ne doit ni interférer dans le bon déroulement de cette enquête ni porter préjudice à ma cliente comme son incarcération semble le démontrer. Elle ne doit pas non plus occulter la part d'ombre dans la personnalité de la victime. »

Suite au double choc de son agression et de la mort de M. Bianchi, Nadège Solignac est dans un « état psychologique très fragilisé », a ajouté son avocate M<sup>e</sup> Brelin.

### **Légitime défense ?**

En réponse à M<sup>e</sup> Brelin, le juge d'instruction a précisé que, outre des traces de coups et d'alcool, l'autopsie pratiquée jeudi a également révélé la présence d'une dose massive d'antidépresseurs dans le corps de la victime.

Or, le policier n'était pas connu pour des tendances dépressives ou suicidaires. Il a également souligné que la thèse de la légitime défense ne reposait que sur les affirmations de l'accusée présumée et le témoignage ambigu de la fille de la victime, âgée de quatre ans.

**Extrait de l'audition de Masha Bianchi  
Salle d'audition pour enfants, le 15 juillet 2018**

**Officier de police Nadine Tratu : NT**

**Masha Bianchi, 4 ans, fille de Fabien Bianchi : MB**

**NT** : Cette nuit-là, est-ce que tu savais que Nadège passerait chez toi ?

**MB** : Non.

**NT** : Elle était déjà venue à la maison ?

**MB** : Oui.

**NT** : Souvent ?

**MB** : [*Pas de réponse – Haussement d'épaules*]

**NT** : Tu te souviens de ce qui s'est passé cette nuit ?

**MB** : Papa et maman se sont disputés avant mon dodo.

**NT** : Ils se sont disputés à cause de Nadège ?

**MB** : À cause des copines de papa.

**NT** : Et tu les connaissais, toi, ses copines ?

**MB** : Non.

**NT** : Tu es allée toute seule au dodo ?

**MB** : Maman a lu *Cornebidouille*. Elle avait les yeux tout rouges. Après, elle est partie.

**NT** : Au travail ?

**MB** : Hum. Elle est où maman ?

**NT** : Elle t'attend. Tu pourras la voir dès qu'on aura fini. Et après que maman soit partie, qu'est-ce qui s'est passé ?

**MB** : J'ai fait dodo. Je la vois quand maman ?

**NT** : Bientôt. Tu veux bien me dire ce qui s'est passé après ?

**MB** : Y avait des coups de bombes. Ça m'a réveillée.

**NT** : C'était quoi ces bombes ?

**MB** : Le feu d'atifice.

**NT** : Alors qu'est-ce que tu as fait ?

**MB** : Je suis descendue pour voir.

**NT** : Et qu'est-ce que tu as vu ?

**MB** : Papa et Nana.

**NT** : Nana c'est qui ?

**MB** : Nana, c'est maîtresse Nadège qui me garde des fois. Mais tu sais déjà ! J'ai déjà dit pour Nana !

**NT** : Tu as vu ce qu'ils faisaient ?

**MB** : Un peu ... [*Silence*] Ils jouaient dans la piscine. Ils se coulaient. Et puis papa, il a fait l'étoile de mer. Quand les pompiers, ils sont venus, papa, il flottait.

**Extrait de l'audition de Julien Solignac,  
15 juillet 2018**

**Officier de police Nadine Tratu : NT**

**Julien Solignac, 36 ans, frère de Nadège Solignac : JS**

**JS :** Je n'arrive pas à croire ce qui s'est passé... Après tout ce qu'on a enduré ma sœur et moi. Tous ces malheurs. Tous ces deuils. Il ne reste plus que nous. Vous savez, le pire dans tout ça ? Avec le recul, je me dis que je n'ai pas beaucoup souffert par rapport à elle.

**NT :** C'est-à-dire ?

**JS :** On était trois enfants. Je suis sûr que j'étais le seul que mes parents ont désiré. Et ça... Ça a tout changé. Moi, j'ai pu rester avec mon père. J'ai pu fuir la maison quand Nadège est née.

**NT :** Parce que les choses ont changé à sa naissance ?

**JS :** Ça a changé dès la maternité ! Mon père était venu me chercher à l'école pour aller la voir. Il était tout heureux. Pas pour le bébé, mais parce qu'il avait enfin trouvé quelqu'un pour remplacer ma mère à l'atelier. Dès qu'on est arrivés, mon père lui a annoncé la « bonne nouvelle ». Elle ne voulait pas être mise sur la touche à cause de « ça ». Oui, elle a dit « ça » en montrant le berceau. Et ils se sont engueulés... C'était si violent... Je ne les avais jamais vus comme ça. Et pendant ce temps, Nadège hurlait dans son berceau. Et moi, moi, j'étais tétanisé entre mes parents qui s'insultaient et cette petite chose toute rouge qui s'étouffait en criant.

**NT :** Je vois.

**JS :** Non, vous ne voyez pas ! Ça n'a pas toujours été comme ça. Mes parents se sont connus trop jeunes.

Ils se sont installés dans ce hameau avec des artisans un peu naïfs comme eux. Ils ont créé l'atelier de céramique tous les deux au milieu de ces ruines. Il façonnait. Elle, elle décorait. Pendant sept ans, j'ai été heureux au milieu des odeurs de terre et d'aromates. Dans une sorte de monde tout droit sorti des années 70. On vivait le plus souvent dans l'atelier ou dehors avec les autres. Ils voulaient un village d'artisans. Une vie simple où on travaille avec plaisir. Mais, il y avait cette crise, cette société de consommation et puis cette grosse non désirée.

**NT** : Et qu'est-ce qui a changé après la naissance de votre sœur ?

**JS** : Mon père et moi, on s'est retranchés dans l'atelier. On a laissé l'aile de la maison à ma mère et à ma sœur. J'y allais pour manger et dormir quelquefois. Je m'enfermais dans ma chambre le plus possible quand je ne pouvais pas rester avec mon père.

**NT** : Votre mère était-elle dépressive ?

**JS** : [*Hochement de tête, les yeux baissés*] Cette maison, c'était... C'était la maison des portes fermées et du silence. Et ma sœur était seule avec elle là-dedans. Puis avec mon autre sœur, c'est devenu encore pire. C'est pour ça que si elle a tué ce flic, ça ne peut pas être autre chose que de la légitime défense. Croyez-moi, après tout ça, si elle avait voulu tuer quelqu'un, je pense que ça aurait été ma mère.



## Nadège

Je suis dans cette cellule en attendant de savoir ce que le destin a prévu pour moi. Non que je sois inquiète, il m'a trop souvent éprouvée pour que j'aie encore peur de lui. Je suis confiante : ils ne trouveront rien, car, mis à part cette erreur, j'ai toujours veillé à ne jamais semer de petits cailloux sur mon chemin. J'attends simplement que les juges ne se trompent pas sur la qualification de ce qu'on me reproche : ce que je vais faire de mon temps en dépend.

Je sais ce que vous aimeriez lire sur ma vie : une enfance de gamine battue et violée dans une misère crasse. Le parcours d'une psychotique qui éventre ses victimes après un ultime coût post-mortem. Une vie de marginale droguée ou prostituée. Peut-être bien que les deux vous feraient vous pincer le nez tandis que vos yeux dévoreraient les pages.

Mais non, rien de tout cela. Je suis la fille d'une dépression post-partum et d'un raté démissionnaire. Je suis la sœur d'un clone paternel et d'un monstre répugnant.

Même les lieux de ma jeunesse vous feraient prendre une mauvaise direction. Je ne livrerai pas leurs noms, ne sachant pas si la justice tranchera en ma faveur et me permettra de reprendre ma vie là où je l'ai laissée, il y a de cela quelques jours. Mais sachez qu'ils évoqueraient inmanquablement pour la majorité d'entre vous, le soleil, le thym, la lavande, le ciel azur et la douceur.

Pour moi, je n'en retiens que la chaleur écrasante des étés et le froid mordant des hivers, le vent qui siffle à vous rendre fou, une végétation torturée et piquante dans cet univers de caillasses et de poussière.

Il est évident que vous ne comprendriez pas le décor de mon enfance en voyant ce que mon père, après le décès de ma mère, puis mon frère, après la mort de ce dernier, ont fait du hameau délabré que j'ai connu petite.

Quelques baraques en pierres jetées en bas d'une colline parsemée de touffes d'épineux et d'oliviers aux troncs vrillés par le vent. Une butte scarifiée par des sentiers rocailleux. D'anciennes bergeries à moins de six cents mètres du long ruban gris sale de la nationale qui menait, douze kilomètres plus loin, à une ville qui s'étendait dangereusement. Des tas de pierres face à d'autres reliefs à la crête émoussée et aux flancs pelés par le vent sur lesquels se déroulaient d'innombrables poteaux électriques en une farandole métallique et immobile.

Entre ce hameau, ces collines et cette nationale, rien. Rien que de la roche fracturée et de la poussière.

Au milieu de cette désolation, « La Bastide ». En réalité, un vieux mas en forme de L. Un long bâtiment rectangulaire à un étage qui servait d'atelier, flanqué d'une construction étriquée à deux niveaux, percée d'étroites ouvertures pour se protéger du vent.

Cette « tour », ma demeure de pierres et de chaux, sombre hiver comme été, aux pièces vastes et aux couloirs tout aussi exigus que les escaliers qui la traversaient.

Au rez-de-chaussée, mes parents avaient aménagé une cuisine et une salle de bains.

Au premier, les portes se refermaient sur les chambres de mon frère et de ma mère. Oui, je peux dire la chambre de ma mère, car j'ai rarement vu mon père y séjourner. Sa vie était ailleurs. Dans son atelier.

Enfin, le deuxième et dernier étage, mon royaume, effrayant au commencement puis envahi par le monstre avant d'être reconquis pour être enfin abandonné.

Un royaume dans lequel je me suis construite seule.  
Malgré les autres.

## Première impression

Des quatre premières années de ma vie, je ne garde que des impressions. Le reste, je l'ai appris de la bouche des gens ou déduit des photos de cette époque. Je suis née en 1989 au moment où la bande d'artisans déjantés dont faisaient partie mes parents a commencé à déchanter. Ils ont fini par se rendre compte que les bonnes volontés n'étaient pas suffisantes et qu'à part quelques vieux en mal de produits de qualité qui vous suivent de la dot jusqu'à la tombe, la plupart de leurs concitoyens leur préféreraient des gadgets moches et bon marché. Dans la douleur, ils ont compris également que cet état de fait n'était pas près de changer.

En sept ans, à mesure que leur clientèle les quittait pour aller remplir les cimetières environnants, leurs ambitions et leurs comptes en banque subissaient une cure d'amincissement drastique. Beaucoup des premiers « timbrés » ont préféré tenter l'aventure ailleurs.

« Timbrés », vous trouvez le terme trop dur ? Je ne devrais pas manquer de respect à des personnes ayant tenté de vivre de leur talent et de leurs rêves ? Mais dans quel monde vivez-vous ?

Maintenant, dites-moi, quelle serait votre opinion sur des gens tellement déconnectés des réalités de la vie, qu'ils n'hésitent pas à embarquer femmes et enfants dans un coin paumé où les plus jeunes ne vont pas à la maternelle, car ils devraient se rendre seuls à l'arrêt de bus, le long de la nationale puisque leurs parents « passionnés par leur travail » n'ont pas le temps de les accompagner. Où les repas, le 6 du mois, se résument

à pâtes, patates, pâtes, patates. Oû, l'hiver, les maisons se transforment en glacière, car les rêves ne payent pas les factures de chauffage.

Donc, beaucoup de « timbrés » ont jeté l'éponge en cette fin des années 80. Mais certains avaient le rêve tenace. Notre famille est restée. Mais les maisons de pierres ne sont pas demeurées vides pour autant. D'autres « artisans », moins philosophes, mais beaucoup plus mercantiles, sont venus s'installer. D'authentiques producteurs d'huile d'olive qui mélangeaient, dans leur arrière-cour, des arômes artificiels à différentes huiles achetées en vrac et pas cher. Des maîtres savonniers qui emballaient des blocs de savons en provenance d'Asie dans des papiers fleurant bon les clichés provençaux.

De méchants mercantiles avaient chassé les gentils rêveurs ? Je ne crois pas. Contrairement aux premiers habitants du hameau, cette nouvelle vague avait compris que la manne touristique était immense, la réglementation peu contraignante et la connerie humaine infinie. Ils ont donc éloigné la clientèle de leurs douteux ateliers de fabrication et ont installé une ribambelle de paillotes le long de la nationale sur laquelle s'entassaient, chaque été, des hordes de vacanciers en mal de souvenirs et de gadgets.

Le premier choc passé et les premières menaces d'huissier arrivées, mon père a décidé de changer sa production lui aussi. Des céramiques confectionnées à la va-vite, décorées de jaune pisseux et de bleu avec quelques dessins d'olives ou de lavande puis direction la paillote et sa grande banderole plastique « Céramiques de Provence, création artisanale ».

Le cœur brisé, mais les poches mieux remplies, mon père ne quittait plus guère son atelier. La paillote et la banderole n'étaient pas les seules raisons de ce repli. La femme cloîtrée dans la « tour » n'y était pas étrangère.

J'ai vu des photos de ma mère dans sa jeunesse. Une fille bien droite, la tête haute, le sourire viscéralement attaché à ses lèvres, un pinceau à la main devant ses céramiques ou mon frère accroché à son sein.

Aussi loin que mes souvenirs le permettent, je n'ai jamais connu cette femme. Celle qui a hanté mon enfance avait les genoux tournés vers l'intérieur, le haut du corps penché en avant sous le poids de sa tête, qui pendait le long de son cou. Un gros fessier pesait sur ses jambes maigres. Son visage amaigri faisait ressortir ses traits ronds devenus grossiers : un nez désormais protubérant, une grosse bouche et des yeux bovins. Des cheveux frisés en bataille achevaient de lui donner un aspect ridicule. Le reflet corporel de cette fleur de dépression errait dans la « tour » que j'habitais et qu'elle saturait d'effluves de lavande et de thym. Ces odeurs imprégnaient ses mains, ses vêtements, les objets et les murs.

D'après ce que j'ai pu comprendre, après ma naissance, mon père avait remplacé ma mère à l'atelier. Elle n'avait ni supporté cette mise à l'écart ni cet enfant imprévu qui venait peser sur le budget familial et ses rêves. La dépression s'aggravant, ce remplacement temporaire était devenu définitif tout comme l'aversion de ma mère envers ses propres enfants. Je pense que mon frère, toujours fourré avec mon père, n'a pas échappé à cette désaffection. Peut-être en a-t-il moins subi les conséquences, car lui pouvait se dérober.

Ses évasions de la « tour » étaient cependant impossibles les nuits où mon père avait trop de travail à l'atelier et risquait de perturber son sommeil. Des nuits de labeur dont la nature était facilement reconnaissable d'après l'évolution de l'apparence paternelle sur les clichés de sa vie : le jeune homme pâlot à la chemise maculée de terre, au pantalon incertain avait fait place à un homme au bronzage doré, au débardeur échancré

sur un bermuda effiloché en jean, le tout agrémenté de bracelets en toc rutilant : le régal des aventurières de passage voulant pimenter leur expérience provençale. Contrairement à ma mère, la métamorphose de mon père était loin d'être achevée, mais il est encore trop tôt pour en parler.

C'est donc en ces lieux et avec ces gens que j'ai passé mes premières années. Comme je l'ai dit, jusqu'à mes quatre ans, je ne garde aucun souvenir, simplement des impressions. Ou plutôt une impression. Tenace. Malsaine.

Des rires, des pleurs ou des cris. Des sons qui jaillissent de mon corps et déchirent le silence.

Le contact d'une peau douce et moite aux entêtants relents âcres de thym et de lavande.

Une pression sur mon nez et ma bouche. Tout d'abord légère puis plus appuyée jusqu'à devenir douloureuse.

La panique de la suffocation.

Une pression qui se relâche avant de redevenir un étouffement asphyxiant. Une mécanique infernale.

Une impression cyclique pendant mes quatre premières années de vie.

## Premiers souvenirs

Puis un jour, sans que je comprenne pourquoi, ma vie a changé. De cette époque datent mes premiers souvenirs.

Ma vie hors de la « tour » se limitait aux portes closes de l'atelier que je n'étais pas autorisée à franchir, car cela pouvait être dangereux, aux cours des maisons du hameau desquelles j'étais vite chassée, car cela pouvait être dangereux, au bas de la colline duquel j'étais vite ramenée, car cela pouvait être dangereux. Invariablement, j'étais reconduite à la « tour » sous le regard indifférent de ma mère, sourde aux cris de mon père et des voisins qui lui reprochaient de m'avoir laissée sans surveillance ou de leur avoir causé l'inconfort de ma présence.

Elle restait assise dans la cuisine devant des placards ouverts, dans le fauteuil du salon à égrainer des lavandes et du thym, dans l'obscurité de l'escalier en regardant fixement le bas des marches.

Mon père venait rarement s'aventurer dans son domaine, hormis pour manger, vérifier si j'étais propre et nourrie, m'apporter quelques pièces de dinette miniature jaunes et bleues ou quelques gadgets offerts par les fournisseurs d'huile d'olive et de savon de ses confrères. Mais jamais pour poser une seule question sur ce que je pouvais faire de mes journées dans la « tour », sur le fait étrange qu'aucun son ne s'échappait de cette bâtisse habitée par une enfant en bas âge, ni pourquoi, à quatre ans, je parlais comme une gamine de deux ans.



J'avais intuitivement compris qu'en grandissant les enfants prenaient le bus avec des sacs rectangulaires et revenaient avec des cahiers sur lesquels ils devaient faire des choses qu'ils n'avaient pas choisies. Au gré du peu de conversations que je parvenais à saisir, j'avais entendu que « six ans », c'était quand on pouvait se rendre seuls à pied à l'arrêt de bus. J'avais compris que le six suivait le cinq qui suivait le quatre. Il me restait le cinq avant d'aller en bus, toute seule, avec un grand sac et des cahiers.

Mais, un jour, après une nuit où mes parents avaient crié, mon père était resté dans la chambre de ma mère. Deux mois plus tard, il m'annonçait que j'irais à la maternelle en septembre. J'ai attendu dans une fiébrilité angoissante ce fameux septembre et cette fameuse maternelle sans aucune notion de temps ni aucune explication. Mon père n'avait pas un seul instant à consacrer à des choses si évidentes. Les portes de l'atelier ou de la chambre de mon frère se refermaient aussitôt sur sa silhouette avant que je n'aie pu ouvrir la bouche et je n'ai jamais osé poser la moindre question à ma mère.

J'ai compris que septembre et la maternelle n'étaient plus très loin quand mon père déposa le sac rectangulaire auprès de sa femme et de ses lavandes. Il l'avait laissé sans un mot, car depuis que le ventre de ma mère s'arrondissait, de rares, leurs conversations étaient devenues inexistantes.

C'est donc affolée, qu'un matin, je fus réveillée et conduite sans un mot à l'arrêt de bus. Mon frère partait plus tôt pour rejoindre une école privée, évitant ainsi la présence maternelle par un heureux hasard.

Sur ce chemin de rocaille qui longeait la nationale, je sursautais au passage des voitures qui nous croisaient et dont la vitesse soulevait des nuages de poussière. Puis, il y eut cette maison isolée, habitée par une

folle encore plus perturbante que celle qui m'avait mise au monde.

Simplement un peu plus vieille, plus laide et plus agressive. Dissimulée derrière un muret en ruine, elle insultait et menaçait les gamins qui passaient devant chez elle. Ils la gratifiaient de quelques jets de pierres en riant. Mais, moi, j'étais tétanisée face à ce monde auquel je n'étais pas préparée et dont personne ne m'avait donné les clés. Comme les autres, ma mère et moi fûmes reçues sous un flot d'invectives qui achevèrent de déstabiliser ma mère. Elle me jeta dans le bus puis je la vis s'enfuir en courant.

Nous étions peu dans cet autocar, mais les mioches parlaient sans cesse à une allure impressionnante. Ils me donnaient mal à la tête tout comme ces nouveaux paysages remplis de maisons lisses, parfois très hautes, de voitures, de camions et surtout de gens grouillants comme des vers.

Une dame nous accueillit à la sortie du car. Je me souviendrai toujours de ses paroles qui me firent comprendre que je faisais partie d'une anomalie.

« C'est une gamine du hameau des "Sans sous". Même le jour de la rentrée, elle est venue toute seule. C'est pas croyable ! »

Visiblement, ce n'était pas bien de ne pas accompagner les enfants le jour de la rentrée. Pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? Je ne comprenais pas en voyant des parents pleurer tandis que d'autres étaient statufiés au milieu de la classe, sans parler de ceux qui ne voulaient pas lâcher leur gamin.

Moi, conditionnée au silence, on m'avait fait entrer dans cette arène bruyante, envahie d'objets où des enfants pleuraient, criaient, se poussaient. La maîtresse réussit à faire partir les parents qui devaient être là le jour de la rentrée, mais qui devenaient encombrants.

Juste à temps, le silence finit par revenir, car ma panique menaçait d'exploser.

Elle nous obligea à nous asseoir, nous lut une histoire absurde avec des animaux qui parlaient et allaient à l'école puis elle nous demanda d'écrire notre prénom. J'imaginai le mien comme une tête aux yeux vides. Alors, je m'appliquai à faire un cercle avec simplement deux ronds plus petits à l'intérieur. Ma maîtresse découvrit mon prénom.

« Qu'est-ce que c'est ? »

– Aège ! »

Je compris à son regard que quelque chose n'allait pas.

« Na-dè-ge. »

– A-è-ge ! »

Elle prit le crayon et traça des traits étranges qui me laissèrent perplexe.

« Nadège, ça s'écrit comme ça. Tu veux essayer ? »

La panique revint. Je retenais mes larmes et surtout mes cris en observant la main de la maîtresse sur le bas du visage que j'avais dessiné.

« Nadège, on t'a appris à écrire les lettres ? »

Je haletais. Les yeux vides me regardaient. Je ne savais plus quoi faire pour empêcher que cette main reste sur « ma Nadège ».

« Ce n'est pas grave. Je vais t'apprendre. En attendant, fais ce que tu veux sur la feuille. Hein ? Ce n'est pas grave. »

Je frissonnai lorsque sa main se posa doucement sur mes cheveux avant qu'elle ne parte vers une autre table.

L'autre souvenir de ce premier jour fut également éprouvant. Tout commença mal avec cet endroit qui allait pourtant devenir le théâtre quotidien dans lequel j'allais pouvoir observer les attitudes et les réactions de mes congénères. Mais notre premier contact commença de manière effroyable.

Une sonnerie déclencha une vague d'agitation chez les enfants. La maîtresse nous demanda de nous habiller et nous fit traverser un long couloir. Les autres avaient l'air content tandis que mes jambes flageolantes avaient du mal à avancer. Une porte s'ouvrit et les enfants jaillirent dans un nuage désordonné et bruyant. La maîtresse me poussa doucement au centre de la cour avant de rejoindre ses collègues.

Un tourbillon perpétuel m'entoura instantanément. Un déferlement de couleurs, de corps et de bruit. Mon Dieu ! Tout ce bruit qui vrillait mon crâne. Ma vue se brouillait. Bientôt, je ne vis plus que des traînées fugaces et multicolores qui jaillissaient autour de moi. Je fermais les yeux pour ne plus voir ces mouvements incessants qui m'encerclaient. Je plaquais mes mains sur mes oreilles pour ne plus entendre les cris. Mais certains sons m'attaquaient encore. J'avais peur. Des corps me frôlaient sans cesse. J'étais l'œil d'un cyclone infernal. Je sentis mon corps trembler et une boule incandescente remonter dans ma gorge.

Puis il y eut ce cri. Strident et prolongé. Un seul cri qui fit taire tous les autres. Dans un état second, j'ouvris les yeux. Le tourbillon s'était arrêté. Seul le cri survivait, aigu, infini. Le monde s'était figé. Il ne restait plus que des corps immobiles et des yeux fixés sur moi.

Je compris lorsque la maîtresse affolée m'entraîna avec elle et que le silence revint. Ce cri provenait de ma bouche. Les enfants s'écartèrent sur notre passage, l'incompréhension et la peur imprimées sur leurs visages.

## Les deux terreurs de mon enfance

Après cet incident, je vécus six mois merveilleux. Une période pendant laquelle l'outre qui servait de ventre maternel ne cessa d'enfler. Elle passait le plus clair de son temps à converser avec elle-même. Elle interrompait ces soliloques uniquement pour jeter dans ma gamelle quelques fruits après les féculents quotidiens accompagnés de rares morceaux de viande cramée. Je mangeais seule, car mon père et mon frère « se débrouillaient » à l'atelier et ma mère ne restait plus en ma présence. J'en souffrais d'autant moins qu'à partir de ce moment je n'ai plus jamais eu l'impression de suffoquer.

À l'école, la vie était également idéale, car j'avais découvert que je n'étais pas une anomalie.

« Je vais vous préparer à la lecture que vous apprendrez l'année prochaine », avait lancé la maîtresse, un matin.

Les autres étaient tout excités. Je ne comprenais pas vraiment. Je repensais aux cahiers du soir et au travail qu'on n'aimait pas faire. Mais je n'étais pas sûre. Cette lecture m'inquiétait. Alors, involontairement, les mots se déversèrent de ma bouche sous les rires hystériques des autres gamins.

« C'est quoi lecture ? »

La maîtresse donna rapidement des activités pour calmer les rires et m'attira à l'écart.

« Je dois absolument voir tes parents. Ils t'ont dit quand ils viendraient ? »

– À cause lecture ?

– En quelque sorte. Vous n’avez vraiment pas le téléphone ? »

Je ne comprenais pas. Elle s’en aperçut, hésita un instant et poursuivit ses questions bizarres.

« La télé ou la radio ? »

Tout s’embrouillait, devenait plus complexe. À la lecture, venaient s’ajouter des choses encore plus obscures. Je m’agitais.

« Ça ne fait rien. Je vais leur écrire un mot. »

Je savais déjà que ce nouveau mot finirait comme les autres : un cahier ouvert sur la table. Mon père le découvrant au bout de plusieurs jours. Mon père le signant tout en hurlant sur ma mère. Puis plus rien jusqu’à la prochaine fois.

« Ne te tracasse pas ! Je vais te répondre : écrire, c’est quand on veut dire quelque chose, mais qu’on ne peut pas le faire en parlant. Et lire permet aux gens de connaître ce qu’on ne peut pas leur dire en parlant. »

Dans mon monde de silence imposé, vous n’avez aucune idée de la résonance que ces mots eurent sur moi. En un instant, je venais de découvrir que je n’étais pas seule, que d’autres vivaient une existence muette tout comme moi et que je pouvais entrer en contact avec eux grâce à la lecture et à l’écriture.

En quelques semaines, lire devint une obsession telle, que d’autres mots apparurent sur mon cahier et déclenchèrent des réactions nouvelles chez mon père : il signait sans hurler et m’ébouriffait les cheveux en souriant. Je n’aimais pas ce contact, mais comme il n’y avait plus de cris, je ne le montrais pas.

Rapidement, je parvins à rattraper mon retard de langage jusqu’à partager mon temps entre la classe de grande section de maternelle et celle de CP. Mes camarades, durablement effrayés par l’incident de la rentrée, s’en trouvèrent encore plus déstabilisés. Ils me fichaient

une paix royale, me laissant les observer, disséquer leurs attitudes sans opposer de résistance.

En classe, je traçais des lettres auxquelles j'apprenais à attacher des sons. Lors de la récréation, je m'asseyais dans un coin pour me constituer tout un répertoire de situations et de réactions appropriées.

Sans m'en apercevoir, je jetais les bases de ma construction solitaire et patiente. Sans elles, je n'aurais probablement jamais pu devenir ce que je suis aujourd'hui. Les autres m'auraient broyée.

La communication de « ceux qui ne peuvent pas parler » et mon répertoire « social » me permirent d'envisager un autre présent. Un présent où tout devenait possible. Dès que je ne travaillais pas à lire ou à observer, je rêvais. Je parlais dans mon autre réalité. Une autre vie qui existait en moi.

Ma réalité préférée était celle où j'écrivais « aux autres comme moi » que je voulais les rejoindre. Alors, la nuit, ils venaient me prendre. Pour s'assurer que les « Sans sous » ne reviendraient pas, ils allumaient de grands feux. Avec de grandes piques, ils faisaient rentrer chez eux, ceux qui voulaient s'échapper. Alors ils m'emmenaient dans le bus après avoir tué la vieille folle avec des pierres. Et puis, on arrivait à l'école. Ils attachaient les gamins à leur chaise et leur collaient la bouche. Puis je prenais la place de la maîtresse qu'ils avaient chassée. Je lisais et tous me regardaient avec admiration.

Oh, je vous imagine sourire de la naïveté de ces rêves. Je vous comprends, mais je sollicite votre indulgence. N'oubliez pas que je n'avais que cinq ans.

Cependant, je ne vous mentirai pas. Tout n'était pas rose. Ce tableau idyllique était obscurci par les deux terreurs qui ont traversé mon enfance.

La première me faisait trembler du lundi au vendredi, chaque matin et chaque fin d'après-midi. Toutes

les fois où je devais parcourir seule les huit cents mètres qui séparaient le hameau de l'arrêt de bus. L'immobilisme de ma mère au moment du départ m'avait fait comprendre qu'elle ne m'accompagnerait plus, sans que mon père ni quiconque s'en aperçoive ou s'en émeuve.

Un trajet où je devais passer devant la maison de la folle. Consciente de la terreur qu'elle m'inspirait, elle m'attendait à l'angle de son mur, dans son survêtement crasseux. Ses cheveux bruns étaient taillés sauvagement. Sa peau tannée et couperosée faisait ressortir ses yeux gris cerclés de vaisseaux rouges. Sa peau se flétrissait sur son corps trop maigre. De sa bouche aux dents marron se dégageait une odeur pestilentielle de mauvais vin digéré par un estomac pourri.

Je l'apercevais me guetter au loin. J'étais la seule qui n'osait pas la caillasser. J'étais la seule qu'elle osait approcher en toute impunité. Elle bondissait de l'angle du mur et penchait son horrible carcasse sur moi. Elle me criait des mots orduriers en soufflant son haleine empuantie sur mon visage. La maison était trop près de l'arrêt de bus pour que je puisse l'éviter. Elle le savait. Elle avait compris également que j'étais le seul enfant de cinq ans à marcher le long de cette nationale à une heure si matinale. Si je me cachais derrière un arbre, attendant le dernier moment pour courir à l'approche du bus, elle venait me débusquer.

L'échec de toutes mes tentatives désespérées de lui échapper me fit accepter mon sort et ma terreur. Deux fois par jour, cinq fois par semaine, la fillette que j'étais subissait les assauts de la folle près du ballet incessant des voitures qui filaient sur la nationale sans jamais s'étonner de cette scène inquiétante. Sans que jamais quiconque s'arrête ou ralentisse.

Les seuls automobilistes qui freinaient leur course le faisaient rarement et bien avant la maison de la folle.



Certains jours, lorsque la nuit ne s'était pas encore dissipée, j'entendais des véhicules ralentir dans mon dos puis me suivre lentement sur plusieurs centaines de mètres. Je distinguais des visages masculins aux yeux perçants dans l'obscurité de l'habitable. L'arrivée d'une autre voiture ou l'approche de la folle les faisaient reprendre leur chemin.

Cette route et cette folle planaient sur mon enfance de leur présence angoissante. Même mon monde intérieur ne parvenait pas à les chasser. L'angoisse trop forte me submergeait, me faisait avancer mécaniquement, le cœur battant, le corps froid, le ventre noué, l'esprit vide de toute rêverie libératoire.

Si cette terreur était malheureusement prévisible et répétitive, il en était une autre qui arrivait sans prévenir. Elle apparaissait comme surgie de nulle part.

Au dernier étage de la tour était installée ma chambre face à une autre pièce, vide et sans porte. Les volets continuellement fermés la plongeait dans une noirceur perpétuelle. Ce lieu m'avait toujours inquiétée. Je me hâtais de passer devant lui et de le faire disparaître en refermant la porte de ma propre chambre.

Mais depuis quelques mois, j'entendais les soliloques chuchotés de ma mère au fond de ce trou noir. Je ne divaguais pas : parfois, ma mère était bien tapie dans l'obscurité. J'en eus la certitude lorsque certains matins, cartable sur le dos, j'entamais la descente des premières marches de l'escalier et qu'une présence me faisait me retourner. Me surplombant, le regard fixé sur moi, ma mère me toisait, ses mains tremblantes en avant, prêtes à donner l'impulsion nécessaire à ma chute. Elle se retenait in extremis et retournait soliloquer dans les ténèbres, le souffle court, la voix chevrotante.

Je pris donc l'habitude de ne plus tourner le dos à cette pièce. Mais la nuit, je ne pouvais pas lutter et, parfois, une ombre interrompait mon sommeil. La première

fois, j'éprouvai la désagréable impression de sentir ma tête tomber et reposer de manière inconfortable. Je tournais en tous sens, cherchant désespérément à me raccrocher à mon oreiller. Mais rien. Je me débattais dans le vide. Le réveil fut brutal. Au-dessus de mon lit, ma mère m'observait avec la même expression que dans les escaliers. Je ne distinguais que ces yeux avides et mon oreiller prisonnier de ses mains. Nous sommes restées de longues minutes à échanger des regards apeurés et déments. Puis elle appuya fortement l'oreiller sur mon visage avant de disparaître en courant. En sueur, j'entendis la porte de sa chambre claquer à l'étage inférieur.

Désormais, dès que je sentais le vide sous ma tête, j'éprouvais la peur qu'un jour l'oreiller reste définitivement plaqué sur moi, que je suffoque à nouveau comme dans les premières années de ma vie.

## La naissance du monstre

C'était une journée de février où le vent glacial m'avait aiguillonnée sur le trajet de retour du bus. Seule la folle était parvenue à couvrir son sifflement aigu à travers le vrombissement des voitures lancées sur la nationale. J'arrivai enfin à la « tour », étrangement éteinte. J'entrai et découvris mon frère attablé devant ses cahiers dans la cuisine. Il leva vers moi des yeux douloureux et inquiets.

« Ils sont à la maternité. Le bébé arrive. Si tu veux manger, ils ont laissé ça, lança-t-il en me désignant la casserole de la veille qui gisait sur l'évier.

– Il va aller à l'atelier, le bébé ?

– Ça risque pas ! Il va aller dans la chambre sans porte. »

Je ne savais pas si l'arrivée de ce bébé était bonne ou mauvaise. Peut-être que ma mère me laisserait tranquille et prendrait l'oreiller du nourrisson plutôt que le mien ?

Le lendemain, mon père revint. Il avait les yeux rouges et l'haleine de la folle. Mon frère était déjà parti pour l'école. J'en profitai pour sortir le cahier que je n'avais pas pris la peine de déposer, la veille, sur la table de la maison vide. Je savais ce que le mot de la maîtresse disait, bien que je n'en comprenne pas totalement le sens. En raison de mon isolement avec les autres gamins et de mes progrès fulgurants dans les différents apprentissages, elle voulait voir d'urgence mes parents pour envisager de me faire passer des tests. Mon père ignora le cahier et me fit signe de partir.

Toute la journée, je me perdis dans mes rêves, imaginant que ma mère ne reviendrait pas et que mon père m'abandonnerait aux tests. Les tests devaient être des passages pour « les gens comme moi » afin de vivre dans un monde à nous. Par hasard, j'avais appris le mot compliqué de « télépathie » au cours d'un jeu entre deux gamins qui disaient avoir des pouvoirs bizarres tels que celui-ci. L'un d'eux avait expliqué à l'autre ce que c'était. Alors, depuis, je pensais que « ceux comme moi » avaient entendu mes messages et viendraient me rejoindre. Peut-être avaient-ils fait disparaître ma mère et le bébé ? Peut-être que, ce soir, mon père aurait disparu aussi ? Peut-être tout le hameau ?

Mais le soir et les jours suivants, mon père s'installa dans la « tour » avec mon frère, où nous partagions nos repas dans un silence pesant avant que tout le monde ne rejoigne sa chambre jusqu'au lendemain.

Le matin du sixième jour, mon père avisa le cahier oublié sur la table. Il lut le mot de la maîtresse et me regarda comme si j'étais une bête que l'on s'apprêtait à conduire à l'abattoir. Avant de me laisser partir, des sanglots dans la voix, il murmura :

« Je vais trouver une solution. »

Il avait compris ! Il allait me laisser partir avec les « gens comme moi ». J'en étais sûre, tellement sûre que même la folle de l'arrêt de bus ne me faisait plus peur. Je passai une journée remplie d'espoir et de joie. J'entendis mon rire s'immiscer faiblement dans la classe et dans la cour sous les yeux inquiets de l'institutrice.

Je ne savais pas à quoi m'attendre à mon retour. Mon père serait-il déjà parti ou serait-il encore présent pour me dire au revoir (ce que je n'espérais pas) ? Comment étaient « ceux comme moi » ? Moi-même, j'avais du mal à savoir à quoi je ressemblais, car ma mère avait enlevé les miroirs de la maison et pas une seule photo de moi n'avait été prise à cette époque. Je

me souviens simplement de reflets dans les vitres ou dans l'eau. Des images aux couleurs bizarres, tantôt oscillantes, tantôt floues.

Lorsque j'arrivai enfin, un tout autre scénario m'attendait. Mon frère était à nouveau seul dans la cuisine et m'annonça brutalement :

« Ils vont arriver. »

Je m'assis à la table et attendis en souriant sous son regard interrogateur. Il était anxieux. Il raturait nerveusement ses pages de cahier. Il se rongait les ongles. Puis soudain, la porte s'ouvrit et le monde s'effondra.

Mon père mais aussi ma mère venaient d'entrer dans la cuisine. Ils posèrent un grand panier sur la table et commencèrent à hurler. Mon frère osa un regard dans le couffin et ouvrit de grands yeux apeurés. Tétanisé, il se rassit sous les cris des adultes. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient ni ce qui arrivait. Pourquoi étaient-ils revenus ? Qu'est-ce que mon frère avait pu voir d'aussi effrayant ?

À mon tour, je me penchai au-dessus de la table.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**